

LA MISTOUFLE...

La misère monte, monte toujours!

C'est la pire des inondations.

C'est au point que les quotidiens ne prennent plus la peine d'inscrire les suicides et de noter le chiffre des malheureux qu'on ramasse morts, - ou ne valant pas mieux — aux coins des rues et des boulevards.

En outre, au bois de Boulogne, au parc de Saint-Cloud, au bois de Vincennes, sur les quais, aux Halles, partout... aux quatre coins de Paris, la police, toutes les nuits, fait des rafles et raconte qu'elle ramasse à chaque expédition vingt ou trente malandrins qui, à l'écouter, sont les pires des bandits.

La police se fout de nous! Les voleurs et les assassins ont les moyens de se loger - et bien. Ils ne refilent pas la comète. Si les roussins voulaient en dénicher une riche collection, c'est dans les belles turnes de la rue Laffitte, dans les chouettes hôtels des Champs-Élysée qu'ils iraient passer la visite.

Les détrousseurs de grands chemins fréquentent le bois de Boulogne, - on sait ça. Mais ils y vont en calèche et à bicyclette et au lieu de stationner sur le gazon, ils se planquent chez les bistrots de la haute.

Quant aux putois qui gîtent dans les fourrés, ce sont de pauvres victimes sociales qui en ont enduré de toutes les couleurs. S'ils couchent au bois de Boulogne, ce n'est sûrement pas par plaisir: ils ne demanderaient pas mieux que de s'éviter ce sacré désagrément.

Allez, y a pas d'erreur: s'ils avaient quelques sous en poche, ils iraient coucher en garnot où ils seraient davantage à l'abri, - aussi bien pour se garantir contre le mauvais temps que pour se garer des cramponnages policiers.

Y a donc pas à tortiller: ils sont des souffre-douleurs!

Par exemple, leur attitude n'est pas carrée. Pourquoi vont-ils se tapir dans les bois? Pourquoi ne viennent-ils pas arborer leurs guenilles et leurs figures de papier mâché dans les quartiers chics?

Être dans la dèche n'est pas leur crime. Certes, il y a crime, — mais crime social dont ils ont à demander compte.

Or donc, au lieu de raser les murs, de se blottir dans les trous noirs, de se cacher dans les bois, ils devraient parader au grand soleil, afin de faire honte de leur détresse aux jean-foutre de la haute,... et aussi au populo. Ils ont honte de leur misère.

Hélas, rien n'est plus idiot!

C'est grâce à cette honte imbécile que leur tort se perpétue. Si, les uns et les autres, nous vivons insouciant, c'est justement parce qu'on n'a pas assez sous les yeux le spectacle des innombrables et immenses misères qui grouillent dans la société actuelle.

Ce manque de courage, les putois dégringolés aux fins fonds de la mistoufle ne sont pas seuls à en être affligés.

Combien de prolos, d'employés, de petits commerçants, sont, continuellement à tirer la queue du diable?

Ils sont légion les pauvres bougres qui se serrent le ventre, ne mangent pas leur content,.. et qui passent pour des gens heureux, - ou presque! - Dans leurs relations avec le voisinage, rien n'indique leur misère: ils bavassent, ils rigolent même et nul ne songe aux sanglots qu'ils ravalent. Ce n'est que lorsqu'ils sont claquemurés chez eux, à l'abri de l'inquisition des voisins, que leur douleur se débonde.

Cette fausse honte est le pire des maux. Mieux, c'est le mal lui-même!

Si la société exploiteuse tient sur ses quilles, c'est uniquement parce que ses victimes n'ont pas le nerf de la maudire.

Si tous ceux qui souffrent avaient l'audace de clamer leurs misères, ça ne ferait pas long feu; il s'élèverait une telle tempête de blasphèmes que - sans plus - les horreurs sociales s'évanouiraient, comme un château de cartes au souffle d'un gosse.

Mais non! Nous sommes de vaniteux imbéciles: on veut tous péter plus haut que son cul. On veut paraître!... On rougit d'avoir le porte-braise vide et «*pour faire honneur à ses affaires*» on se passe de boulotter.

Et cela, parce que nous sommes embistrouillés de préjugés: les crapulards de la haute ont été assez malins pour nous faire gober que si nous sommes dans la panade c'est de notre grande faute et non de la faute du mauvais agencement social.

Voilà justement l'origine de cette honte bêtasse qui nous fait rougir d'être pauvres: on croit que «*pauvre*» signifie «*criminel*» et on se cache de l'être.

Et on en meurt!

Le père Leguay a été un de ceux-là. Lorsque, il y a dix-huit mois, je revins de Londres, après avoir été blanchi à neuf par les chats-fourrés, mon premier soin fut de dénicher un local. Je trouvai ma balle, 23, rue des Trois-Frères.

C'est là qu'autrefois Clémenceau eut sa clinique et son pied-à-terre politique.

Il y avait donc des chances pour que le proprio qui, sous l'*Ordre Moral*, endura le fougueux radical, abritât aujourd'hui, sans trop rechigner, les bureaux de *La Sociale*.

C'était justement les mêmes pipelets; ils n'en avaient pas bougé depuis vingt-cinq ans: le père Leguay, la trogne ronde, rigouillard et goguenard; la mère Leguay, sourde comme un pot, cassée, branlante et ahurie. Deux bons vieux, tout plein serviabiles, que les pauvres amnistiés de la *Commune* n'ont pas oublié. Leur loge se doublait d'une boutiquette d'épicerie.

Épiciers, les deux vieux ne l'étaient guère: dans la boutique, moins grande qu'une nappe, les voisins aimaient prendre une tournée et, debout autour du petit comptoir on jacassait d'un tas de choses.

- *Allons, père Legay, une tournée.*

- *Vous croyez donc que je suis ici pour vous servir? Attrapez les bouteilles et versez vous-même!* braillait le bon vieux.

L'un ou l'autre servait, - et la causette continuait.

Puis, entraît une bonne femme qui, désirant un quart de café, le moulait et le pesait elle-même.

A tel commerce, y avait pas mèche de s'enrichir. Aussi, les deux vieux mangeaient plus de vache enragée que de bifteacks.

Qui s'en serait douté? Le père Leguay était toujours si joyeux!

Quand je m'installai dans le local que j'avais loué, une figure nouvelle garnissait la loge du concierge.

Je m'informai. L'ancien proprio, - celui qui avait abrité Clémenceau, - avait cassé sa pipe. La maison avait été vendue et le probloc actuel s'était débarrassé du père Leguay.

C'était plus ça! Je m'en aperçus vite et ne fus pas long à déguerpir de la boîte.

Le père Leguay était désormais réduit à son commerce de légumes et de vague épicerie. C'était la dèche, - que cachait seule sa gaieté exubérante.

L'autre vendredi, les voisins furent épatés de voir sa boutiquette fermée plus tard que d'habitude; la porte fut enfoncée et on trouva le père Leguay accroché au plafond..

Sur le comptoir s'étalait un papier d'huissier. Inutile de chercher plus loin la cause de la mort du pauvre vieux.... La veille, l'huissier, - mis en campagne par le proprio, était venu saisir: le vautour réclamait 125 francs. Pourtant, rien encore ne lui était dû; son locataire notait qu'en retard de paiement, - il avait laissé passer l'époque ou il devait casquer ses six mois de loyer d'avance.

Il n'y avait pas mèche de se montrer plus rapace!

Dans ces conditions, peut-on appeler suicide la mort du père Leguay?

Oui, si on s'en tient au sens bête des mots. Mais pour qui pense et rumine, le pauvre vieux a été assassiné.

Le papier d'huissier en est l'évidente preuve! L'enterrement eut lieu dimanche, après-midi. Tout le quartier y était: chacun tenait à marquer sa sympathie pour la victime et à manifester le mépris de tous pour le vautour. L'animal a tenu à être indigne jusqu'au bout. Après une telle aventure, s'il eût eu deux liards de cœur, ou même le plus léger sentiment de pudeur, il eut eu regret d'avoir causé mort d'homme: le moins qu'il pouvait faire était de donner l'ordre à son recors de lever la saisie, afin que la veuve put emporter ses quatre bibelots et vendre les quelques bricoles qui garnissent la boutiquette, - ce qui l'eut aidée à vivoter quelques semaines, car elle est sans un sou.

Que non pas! Vautour jusqu'au bout des ongles, le probloc a exigé d'être indemnisé avant de laisser déménager la boutique.

Il est complet le birbe! Il ne pouvait pas plus cyniquement faire son métier de propriétaire.

Ainsi, parce qu'il a eu un sac d'écus (gagné par le travail d'autrui) assez lourd pour accaparer une maison, il a acculé un vieillard à la mort et s'amuse maintenant à affamer sa veuve.

Cependant, à bien voir, ses deux victimes avaient plus de droits à finir sans trouble leur existence au 23 de la rue des Trois Frères, que lui à les en déloger.

Pendant un quart de siècle, ils ont veillé à l'entretien de la boîte, ils ont ciré les escaliers, frotté les murs, astiqué les ferrures, nettoyé et récuré du haut en bas. Ils ont laissé là le meilleur de leur existence et ont tellement imbibé les murs de leur sueur, qu'ils pouvaient les considérer comme un vêtement de pierre dont il était aussi inhumain de les dépouiller que de vouloir chaparder leur chemises.

N'est-il pas normal qu'à une vie de dur travail succède une vieillesse de repos? Et n'est-il pas normal aussi que cette vieillesse s'écoule pacifiquement là ou, dans l'âge viril, a été donné sans compter, l'effort productif?

Donc, c'est rue des Trois Frères, au 23, que devaient se la couler douce sur leurs vieux ans, le père et la mère Leguay.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi? Parce qu'un sac d'écus s'y est opposé!

L'accapareur, qui n'a jamais touché à un moellon, qui n'a jamais balayé les escaliers, dont tout le travail s'est limité à empocher la belle galette que, pour son compte, le pipelet soutire aux locataires, a mis son veto:

- Je veux qu'ils meurent de faim!

Or, quand un proprio a parlé, dans la maudite société actuelle, sa volonté s'exécute sinistrement: il n'y a pas à attendre de lui plus de pitié que du couperet de la guillotine.

Émile POUGET.
